

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vo. 10

MONTREAL. MARDI, 12 JANVIER 1847.

No. 3

## CIRCULAIRE

Au Clergé du Diocèse de Montréal.

EVÊCHÉ DE MONTRÉAL,  
Fête de-St. Jean l'Évangéliste, 1646.

Monsieur,

En vous adressant la Présente, à l'Époque du renouvellement de l'année, je vous prie d'abord de l'accepter comme l'expression du respect que je porte au Clergé de ce Diocèse en général, et la recevoir en même temps, comme le témoignage de l'attachement que je conserve pour chacun de ses membres en particulier. Trouvez bon ensuite que je vous expose divers besoins et arrangements qui pourront contribuer à l'avantage de la Religion.

Le premier besoin que je dois vous faire connaître est celui du Diocèse de Walla-Walla. Mgr. A. M. Blanchet, le digne Evêque de cette nouvelle Église, n'a encore reçu aucune assurance de secours d'Europe pour la mission qu'il doit aller fonder au printemps prochain, au milieu des infidèles de l'Orégon. Il faut donc, qu'outre l'assistance qu'il a pu recevoir de la part du clergé, il soit assisté par le zèle et la piété des fidèles de ce pays, et en particulier de ce Diocèse, où il a exercé le St. Ministère pendant de longues années. En conséquence, vous engagerez, s'il vous plaît, vos paroissiens à lui venir en aide, soit en remettant pour cet objet le produit ou une partie du produit de la Quête de l'Enfant Jésus, soit en faisant quelques collectes spéciales dans l'église à certains jours désignés. Vous ne manquerez pas de motifs puissans pour convaincre vos paroissiens qu'ils doivent contribuer à la Propagation de la Foi, et en ce moment surtout qu'ils doivent, par des dons généreux et par le retranchement des dépenses superflues, travailler à faire aimer le Divin Enfant par des peuples qui n'ont point en encore le bonheur d'entendre les anges du Seigneur. (les prêtres) leur annoncer la grande nouvelle qui nous réjouit en ces grandes solennités. Ayez la bonté de recueillir les offrandes qu'on voudra bien vous faire pour cette importante mission, et les envoyer à l'Evêché, dans le cours du mois prochain;

Je renouvelle, par la Présente, en vertu d'un Indult papal du 31 mai 1840, qui m'a été communiqué par Mgr. de Montréal, la permission ci-devant accordée à Messieurs les Curés et autres Prêtres de ce Diocèse, de bénir et d'indulgentier les chapelets, les croix et les médailles pieuses, aux conditions fixées ci-devant par Sa Grandeur, et insérées dans ses Lettres Circulaires du 9 septembre et du 21 décembre 1840. Puisseions-nous, par la récitation du St. Rosaire, à laquelle vous encouragerez les fidèles, en bénissant ces objets, et par les dons en faveur des Missionnaires, en sollicitant des secours pour Mgr. Blanchet, obtenir la conservation, et même l'augmentation de la Foi dans ce pays, et la grâce de déjouer les projets insidieux des hérétiques modernes qui travaillent si ardemment à pervertir le peuple confié à nos soins.

Quoique nous n'ayons point reçu, à l'Evêché, de lettres de Mgr. de Montréal, par les deux dernières malles d'Europe, nous savons néanmoins, par d'autres voies, que Sa Grandeur doit être maintenant à Rome, et que ce sera, par conséquent de la ville sainte, qu'il priera pour nous et bénira son Diocèse, au premier jour de l'an. Je joins bien intimement mes vœux et mes désirs à ceux de notre pieux Evêque, pour que le ciel protège de plus en plus et le Clergé et les Fidèles du Diocèse de Montréal.

En retour, je vous demande un souvenir dans vos prières et saints sacrifices.

Je suis bien cordialement,

Monsieur,

Votre très humble et très-obéissant serviteur,

† J. C. EVÊQUE DE MARTYROPOLIS,  
Administrateur.

## LETTRE PASTORALE DE MGR. DE LANGRES.

SUITE

Mais ces impressions, dont on devait d'autant moins se méfier qu'elles tenaient à l'accomplissement même des devoirs de tous les jours, ces impressions, qui s'adressaient directement aux facultés les plus actives et aux sentimens les plus vifs de l'âme, à l'imagination, à l'esprit, à la raison pure, à la curiosité, à l'orgueil, à l'indépendance, hélas ! et à d'autres passions plus terribles encore, ne devaient-elles pas l'emporter, au moins chez un grand

nombre de jeunes gens, sur des enseignements toujours sérieux, qui demandent avant tout la soumission absolue de la raison et la répression constante de tous les mauvais penchans ?

Quoiqu'il en soit, Messieurs, et sans vouloir discuter plus longtems sur un passé très malheureux, selon nous, de ce côté, quoique très respectable sous tant d'autres rapports, nous vous avouons que nous avons eu l'expérience personnelle de ce que peut produire sur de jeunes et vives intelligences l'admiration constante des modèles païens.

Après l'étude exclusive de ces *De Viris illustribus*, de ces *Selecta à profanis* dont on avait rassasié notre adolescence, après la lecture de ces *Voyage du jeune Anacharsis* et de ces *Morale en Action*, avec lesquels on voulait former notre cœur, nous avons vu des jeunes gens jusque-là calmes dans leur foi, et purs dans leurs mœurs, qui, venant à réfléchir sur cette sagesse toute humaine et cependant, selon nos auteurs, si admirable et si parfaite, sur ces vertus de l'homme livré aux seules inspirations de la nature, et cependant si héroïques et si sublimes, se sont demandé avec effroi : quel besoin alors l'humanité pouvait avoir de la révélation chrétienne, de la grâce surnaturelle, de la venue si étonnante du Fils de Dieu dans le monde, et ce que devenaient ces paroles si souvent citées pour faire comprendre la grande miséricorde de Dieu sur les hommes : *Sedentibus in regione mortales lux orta est eis* ; et ces autres : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.*

Voilà, Messieurs, les impressions pénibles ou, pour mieux dire, les tentations affreuses produites, à notre connaissance, sur de jeunes esprits par le paganisme empreint dans toutes leurs études littéraires, et par l'admiration dont on les avait pénétrés pour les productions intellectuelles et morales de ces siècles idolâtriques.

Il leur a fallu travailler longtems contre eux-mêmes, pour découvrir, pour comprendre et pour croire combien est vaine cette sagesse, et combien sont faussés ces vertus dont, à l'aide des prestiges du langage, on les avait éblouis. C'est qu'en effet ces *Selecta à profanis*, vus de près, ne sont autre chose que des recueils d'éléments, il est vrai, profanes, mais disposés par une main chrétienne, et dépourillés de leur alliage primitif avec la supériorité d'intelligence morale que donne la foi seule. C'est comme un temple élevé au vrai Dieu par des ouvriers catholiques avec les débris des temples païens, mais sur lequel on a eu l'imprudence de laisser le nom et la figure des idoles, tellement que c'est à ces idoles impuissantes que les hommages s'adressent.

Quand on étudie ces anciens Sages dans leurs propres écrits, et qu'on les voit au naturel dans leur entier, il est facile de reconnaître que, en fait de vérité, ils sont tous des ignorans et des aveugles qui hésitent et trébuchent à chaque pas sur des questions qui sont aujourd'hui faciles, claires, précises et sûres pour le commun des fidèles et même pour le petit enfant bien instruit de son catéchisme ; en sorte qu'il est très évident qu'en répandant sur le genre humain les lumières pures et fixes de la Révélation, N. S. Jésus-Christ a véritablement accompli à la lettre ces paroles de son Apôtre : *Perdam sapientium sapientiam : Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.* Voilà ce qu'il n'est pas permis à un chrétien instruit d'ignorer ou de méconnaître et voilà ce que l'étude exclusive des auteurs païens tend à lui déguiser.

Il en est de même de ces vertus païennes dont on a fait tant d'éclat surtout à la fin du dernier siècle. Réunies en faisceau et présentées avec art, elles peuvent produire quelque effet ; mais vues dans le cours des âges et dans l'exacte vérité, ce ne sont d'abord que les produits plus ou moins factifs d'une ostentation que le christianisme n'admet pas au nombre des vertus, parce qu'elle ne prend pas sa source dans le véritable amour du bien ; et encore, même dans cet état d'imperfection, ce ne sont que des faits extrêmement rares et comme des phénomènes insolites brillant au sein d'une nuit profonde : tandis que, dans le christianisme, les actes de ces mêmes vertus sont des événements ordinaires, et, surtout à certaines époques, des œuvres pratiquées en masse.

Ainsi, pour un Cincinnatus païen, le christianisme présente des myriades de solitaires et de religieux volontairement dépourillés de tout ; pour un Régulus, des millions de confesseurs et de martyrs ; pour une Lucrèce suicide et quelques vestales contraintes, des légions de vierges pures et de circoncis volontaires réduisant leurs corps en servitude ; enfin, pour un Aristide le Juste, des multitudes innombrables de saints de toutes les classes, vivant dans

l'habitude, non-seulement des plus hautes vertus de l'antiquité païenne, mais de toutes celles qui lui furent même inconnues : de l'humilité, de la charité, de la mort à soi-même, du pardon des injures ; vertus impossibles à la nature et que Jésus-Christ a rendues, non pas accessibles à des âmes privilégiées, mais praticables pour tous. Voilà ce que l'histoire révèle et voilà encore ce que les auteurs classiques, exclusivement païens, tendent à faire entièrement méconnaître.

Or, s'il est infiniment regrettable et s'il a été très-malheureux que même dans des siècles de foi on ait exposé toute la jeunesse étudiant, à perdre de vue ces vérités si importantes et si glorieuses pour notre sainte religion, combien n'est-il pas désirable que l'on sorte enfin de cette voie funeste dans des jours où les dons de la foi sont si méconnus, et où le rationalisme, qui n'est que le résumé abstrait de l'idolâtrie, tend à nous envahir de toute part ? Il faut donc, dans l'intérêt de la foi, que l'étude des grands écrivains latins et grecs produits par le christianisme marche dans les classes littéraires concurrentement avec celle des auteurs païens.

Mais le goût de la saine littérature n'en sera-t-il pas altéré ? C'est à cela que nous allons répondre en second lieu. A continuer.

### LETTRE XXX.

Suite et fin.

Joppé a essuyé plusieurs sièges ; elle fut prise et réduite en cendres par Judas Machabée, en punition du massacre qu'elle avait fait de deux cents Juifs, qu'elle avait mis à mort par trahison. Les Égyptiens, les Assyriens, et d'autres peuples l'occupèrent successivement, jusqu'à l'apparition des Romains, qui l'assujétirent, comme le reste de la Syrie, à leur empire. St. Pierre y séjourna, lorsqu'il reçut ordre du ciel d'aller baptiser à Césarée le centurier, Corneille ; il y ressuscita *Tabita* ou *Dorcas*, femme pieuse, dont les pauvres de la ville, qu'elle soutenait de ses abondantes aumônes, pleuraient amèrement la mort. La tradition du pays désigne le site de la maison, habitée maintenant par les religieux de Terre Sainte, comme le local qu'occupait la demeure de Simon le Dorroyeur, où le saint apôtre était descendu. Cette maison est bâtie sur le bord de la mer ; et c'est ce que marque clairement le texte sacré.

Jaffa a joué un grand rôle, à l'époque des croisades ; elle fut d'abord au pouvoir des Croisés, qui, plus tard, furent forcés de l'abandonner au sultan Saladin, qui lui-même, à son tour, en fut chassé par Richard Cœur-de-Lion. Les Musulmans étant venus de refuge l'assiéger, cette ville fut emportée d'assaut et livrée au pillage ; ils passèrent au fil de l'épée tous les chrétiens qu'ils purent y découvrir. Bonaparte s'en empara. L'importance de cette place ne lui permettant pas d'en retarder le siège, il se hâta d'en ordonner le bombardement. La ville fut bientôt emportée, et la plupart de ces habitants massacrés. La fureur avait donné la mort ; la mort, à son tour, donna la contagion ; la peste s'y déclara. Averti que le fléau avait atteint plusieurs de ses soldats, Napoléon alla lui-même visiter en personne le lazaret, où on les avait enfermés, et leur adressa la parole. Et pour les encourager, il toucha leurs plaies, en leur disant : *Vous voyez bien que cela n'est rien.* Jaffa lui échappa plus tard, pour retourner à ses premiers maîtres.

Quelle que puisse être, au reste, la destinée de cette ville, sa position maritime en fera toujours un poste intéressant pour la Palestine, dont elle est le seul débouché, du côté de la mer. Détruite, elle renaîtra, comme le phénix, de ses propres cendres ; et rebâtie, elle ne cessera jamais de tenter la cupidité des conquérants.

Le lendemain, après la messe, que j'offris dans la chapelle du couvent, nous allâmes rendre visite à la famille de M. Damiani : la générosité de cette famille est devenue proverbiale ; MM. de Châteaubriand et de Lamartine en font dans leur itinéraire la mention la plus honorable. Nous eûmes tout à nous louer de l'honnêteté et de la politesse de ce brave levantin et de son fils ; ce dernier s'offrit gracieusement à me rendre tous les services possibles, pour le présent comme pour l'avenir. A ma demande, il se chargea avec plaisir de consigner par mer, en mon nom, à Beyrouth, où j'allais me rendre incessamment, une boîte, pleine d'objets de piété, que je voulais y faire passer. Ce fut avec peine qu'il apprit que nous devions partir au bout de quelques instants ; son désir était de nous inviter à dîner. *J'aurais voulu, nous dit-il dans son mauvais français, vous rester plus longtemps à Jaffa, pour fleurir ma table par votre présence.* Il voulut ajouter à cette bienveillance celle de nous donner une lettre pour le cheyk El-Mukhaled, où nous avions dessein d'aller faire étape ce jour là même, et son Kavas ou janissaire, pour nous guider, et en même temps nous protéger contre les Arabes.

A onze heures et demie, nous étions sur nos montures. En quittant la ville, nous fîmes emplette de belles oranges, nous les eûmes sur le pied de vingt pour un sol. Le tems était magnifique ; nous chevauchions gaiement à travers une plaine immense portant çà et là quelques champs ensemenés, dont les épis, comme les eaux de la mer, fremissante et blanchie d'écume que nous longions, allaient se balançant en ondulations plus ou moins régulières au gré du vent. Cette partie de Sarron était autrefois un second Eden par la multitude et la beauté de ses jardins ; mais depuis que la main de Djeddar s'est appesantie sur ce pays, il a été réduit en une espèce de désert ; on y aperçoit à peine aujourd'hui quelques uns de ces palmiers, à tête orgueilleuse, et de ces innombrables arbres fruitiers, qui en fesaient auparavant l'ornement. Il agit par ses affreuses avanies, réussi ce monstre à en chasser u. Join les propriétaires, pour qui l'exil était devenu moins dur à supporter

que le séjour d'une patrie, qui ne les nourrissait plus que du pain des larmes. C'est à peine si cette contrée, pendant si longtems opprimée, commence à renaître à l'agriculture.

Après quelques quarts d'heures de marche, une petite rivière se présente à nos regards ; cette rencontre nous sourit d'autant plus que c'était le premier cours d'eau, à part toutefois le Jourdain et le Nil, qui nous fussent apparus depuis notre descente en Égypte. Ses plis et replis sinueux n'étaient pas sans charmes ; nous le traversâmes sur un pont modeste, construit en pierres. On ne peut guère douter que, dans les tems anciens, le voisinage de cette rivière n'ait été couvert de villages ; mais la barbarie qui, à tant de reprises différentes, a ravagé ce pays, en a tellement dispersé les ruines, qu'on n'en discerne plus maintenant le plus faible vestige.

A la nuit tombante, nous atteignîmes El-Mokhaled, petit village composé d'une trentaine de misérables huttes. Ce village obéit au cheyk pour qui M. Damiani nous avait si obligeamment donné une lettre d'introduction. Nous allions franchir la poste de Penclos, lorsque nous découvrîmes sur le toit du Louvre de notre roitelet, une vingtaine de *Croyants*, s'appêtant à faire la prière du soir. Le cheyk devait présider ; il était en tête de la troupe dévote, qui était rangée derrière lui sur deux lignes ; et tous, selon la prescription du Prophète, avait la face tournée vers la Mecque. Le cheyk débuta par la mot Allah (Dieu), qu'il prononça d'un ton emphatique ; la troupe le répéta après lui ; ensuite commencèrent les prosations, qu'on renouvela plusieurs fois dans le cours de la prière. L'air de dévotion et l'attitude de recueillement qui paraissaient dans le maintien d'un chacun, avaient quelque chose de touchant. Infortunés, me disais-je à moi-même en ce moment, que n'adorez-vous, comme nous, la vérité incarnée ! si une idée mensongère vous rend si religieux, quels effets la vérité ne produirait-elle pas sur votre esprit, si elle brillait une fois à vos yeux ! Leur profonde recollection me sembla une condamnation formelle de tant de chrétiens qui, en présence de leur Dieu, affichent une indévotion, une dissipation souvent systématiques et toujours révoltantes.

La prière finie, nous montâmes sur le toit et présentâmes notre lettre au Cheyk qui, après l'avoir lue, se tourna de notre côté ; et nous salua à l'orientale, en nous souhaitant la bienvenue. Il mit incontinent sa maison à notre disposition, après avoir, toutefois, donné ordre d'en enlever son mobilier plus que modeste ; ce qui fit l'affaire de quelque minute seulement. Vrai repaire d'animaux immondes plutôt que le séjour d'êtres raisonnables. Cette demeure, quand nous y entrâmes, nous fit bondir le cœur d'un indicible dégoût. Longue d'une vingtaine de pieds sur autant de largeur, elle a pour parquet un pavé en pierres, chargé d'une couche d'ordures d'un bon pouce d'épaisseur, et pour divan une estrade de l'élégance du pavé, de sept à huit pouces de hauteur. La lumière ne pénètre que par deux ouvertures, la porte, quand elle n'est pas close, et un grand trou pratiqué dans le mur, du côté du midi, qui n'est jamais fermé. Les murailles, le plafond, la cheminée, tout est en rapport parfait avec le reste du palais, dont la tapisserie consiste en une immense couche de fumée d'huile, que les années voient s'épaissir de plus en plus. L'aspect d'un tel séjour, précisément à cause de son originalité et même de sa révoltante saleté, nous arracha, de prime abord, un éclat de rire ; mais bientôt après, la réflexion nous fit comprendre ce qu'une nuit, passée en ce lieu, allait avoir pour nous de dur et de torturant.

Après possession prise de cette nouvelle habitation, nous songeons à dîner, nos bons compagnons font tous les frais de l'agape. L'estrade nous sert de table ; et au milieu s'élève une énorme jarre pleine de lait, où chacun va puiser à volonté.

L'heure de nous coucher arrivée nous nous divisâmes le pavé ; MM. les officiers occupèrent l'estrade, où ils jetèrent leurs manèges ; mon compagnon et moi, où nous étendîmes la légère couverture dont nous avions eu la précaution de nous pourvoir avant notre départ de Jérusalem. A peine chacun de nous se fût cédé, que certains habitans du palais, que notre vue en entrant, n'avait pu y apercevoir, se coalisèrent pour nous attaquer ; ce fut un véritable assaut ; jamais siège ne fut poussé avec autant d'aclarnement. J'eus toutefois le bonheur, après un certain tems de résistance, d'obtenir la paix, en m'endormant. Il n'en fut pas de même de mes compagnons ; assaillis, à droite et à gauche, par des légions d'ennemis, ils s'évertuent en tous sens, pour tâcher d'échapper à leurs attaques, mais en vain ; un d'entre eux, M. Freycinet, de colère, se lève de son chevalet de tortures, puis, s'enveloppant dans son manteau, il déserte la maison dans le dessein d'aller passer le reste de la nuit ; mais des Arabes qu'il y rencontre l'en détournent ; " Il y va, lui disent-ils, de votre santé. " De retour dans le logis, il se jette comme de désespoir sur le pavé ; il est résolu à ne plus tant combattre, et à se laisser sucer jusqu'à la dernière goutte de son sang. Le docteur, réduit aux abois, s'est levé lui aussi ; il veut trouver un terme à sa douleur. On n'entend de tous côtés que frictions animées, que plaintes et lamentations jérémiennes. " Diable, s'écrie tout à coup M. Freycinet, faut il donc mourir de la main de si impitoyables ennemis ! Les purees me succent ! j'en suis tout mangé. " " Et moi, j'en suis tout avalé ! " fait entendre le lieutenant, blotti dans son coin. Cet écho, pour douloureux qu'il est, détermine une bruyante explosion de rires ; l'hilarité est à son comble. Je m'étais éveillé justement à tems pour y prendre part.

Partons, dit une voix ; partons répondit toutes les autres. Mais il n'est qu'une heure et demie du matin ; et ce n'est qu'à quatre et demie qu'il est convenu avec nos Arabes que nous quitterons, El-Mukhaled. Cependant

on les éveilla ; et ils reçurent ordre de préparer sans délai nos montures. Au bout de quelques instants, nous prenions congé de notre Cheyk et nous nous remettions en route. La nuit était froide ; hors d'état de nous défendre de l'intempérie de l'air, nous souffrîmes grandement des pieds et des mains. A six heures, nous longions les murs de Césarée, que le soleil levant éclairait en ce moment de ses rayons. Ce ne fut pas sans grand peine que je pus secouer le poids du sommeil, qui, depuis longtemps, m'accablait, et qui, en me faisant perdre l'équilibre, avait failli, plus d'une fois, me renverser à terre, pour songer que j'étais en face de l'une des villes les plus célèbres du littoral de la mer de Tyr. Césarée fixa enfin mes regards ; l'aspect de ces murs si bien conservés qu'on les dirait de construction moderne, me rappella son antique splendeur ; ce n'est plus aujourd'hui que la demeure d'animaux vénéreux, tels que serpents, scorpions et lézards, qui, depuis plusieurs siècles, en ont pris possession. Des hordes de brigands s'y mettent quelquefois en embuscade, pour attaquer les passants et les dépouiller.

Césarée, du tems des Cananéens, était la demeure d'un roi nommé Pirgos ; elle prit plus tard le nom de *Tour de Straton*, d'un capitaine de Darius, qui l'avait fait construire. Le nom de Césarée lui fut donné par Hérode-le-Grand, en l'honneur de César, qui la lui avait abandonnée. Il l'enrichit d'un amphithéâtre et d'un beau port qu'il appela Sébaste, et dans lequel un bon nombre de vaisseaux pouvait aisément s'abriter contre les coups de la tempête. Elle fut par ses richesses et sa population une des plus florissantes villes de la Syrie. Corneille, centurion de la cohorte italique, y séjournait, lorsque St. Pierre qu'il avait envoyé quérir à Joppé, y vint pour le baptiser lui et sa famille. St. Paul y demeura deux ans prisonnier, et y comparut en présence de Félix et de Festus. Césarée a eu l'honneur d'être la métropole de toute la Palestine, et d'avoir Jérusalem pour suffragant, jusqu'à ce que le siège patriarcal y fut établi sous Justinien. Elle a possédé plusieurs grands hommes, célèbres par leur sainteté et leur doctrine, tels que Origène, St. Grégoire, évêque de Néocésarée, son disciple Gthénodore et le savant Eusèbe qui en était évêque et qui en porte le nom.

A cinq lieues, au nord de cette ville, se trouve *Tartoura*, l'ancienne *Dora* ou *Dora*, ville assez importante du tems de Josué pour avoir un roi. La tribu de Manassés, à laquelle elle était échue, en épargna les habitants, à condition qu'ils lui paieraient tribut. Elle fut le théâtre des cruautés de Tryphon, qui y massacra impitoyablement, contre la loi sacrée de traités, Jonathas et ses fils ; mais le perfide y fut bientôt après assiégé par Antiochus, qui le fit prisonnier et en fit bonne justice. Cette ville autrefois si belle et si puissante, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village. Il était huit heures trois quarts du matin, quand nous y arrivâmes, nous nous en éloignâmes du côté de l'Est, et choisîmes pour lieu d'étape un gros figuier, sous les branches duquel nous primes quelques aliments. Le déjeuner fut, et pour cause, ou ne peut plus modeste ; nos provisions étaient alors à peu près épuisées.

Du village d'*Attil*, situé à quelque distance de Tartoura, nous commençâmes à découvrir le Carmel, et son monastère. Cette retraite de la paix nous parut comme noyée dans une forêt d'arbres à haute futaie ; c'est à peine si nous pûmes en apercevoir le toit. Quelques heures plus tard, nous étions au pied de cette célèbre montagne ; nous la gravâmes, en suivant une route en diagonale, qui nous conduisit à la porte du couvent. L'hospitalité y fut demandée ; et elle nous fut accordée avec une charité vraiment chrétienne. Ce couvent est le plus beau et le plus élégant que j'aie vu dans mes voyages ; l'Europe n'offre rien de semblable. Au commencement de la guerre de Hellènes, Abdallah-Pacha avait fait abattre celui qui existait alors, sous le prétexte ridicule que les insurgés pourraient bien s'en emparer, pour en faire une place forte. Cette nouvelle parvint à Stamboul ; le sultan, irrité d'une telle infamie, intima sur le champ à Abdallah l'ordre d'avoir à le reconstruire sans délai à ses propres frais ; mais celui-ci n'en tint aucun compte. Les religieux se virent donc réduits à tout attendre de l'Europe ; l'Europe heureusement ne leur fit pas faute. Les collectes faites en leur faveur les mirent en état de relever avantageusement leur maison ; la France y fut pour 100,000 francs. C'est un beau monument élevé à la Sainte Vierge, dans l'empire de l'infidélité. De pieux Cénobites l'habitent ; enfants spirituels du prophète Elie, qu'ils reconnaissent pour leur père, ils vivent dans ce séjour de la paix inconnus à un monde qui les a oubliés, et qu'ils ne voient plus que dans la personne des quelques pèlerins qu'ils recueillent sur la route à l'approche de la nuit, pour les abriter contre la malveillance des habitants du pays. La distribution intérieure du couvent paraît raisonnable. L'église en est charmante, non pas, il est vrai, par la richesse et l'art, mais par l'extrême propreté, qui y règne. La nef est de forme circulaire, la grotte du prophète Elie est placée sous le grand autel ; on y descend de la nef par quelques degrés. Cette grotte mesure environ quinze pieds de long sur une douzaine de large. Elle est célèbre pour avoir servi de retraite au saint prophète, lorsqu'il cherchait à échapper aux fureurs de l'implacable Jézabel, et encore pour avoir vu monter les ardentes prières que le même prophète fit monter vers le ciel, et qui mirent un terme à la sécheresse et à la famine qui, depuis trois ans et demi, désolaient le pays de Samarie.

" Elie monta sur le mont du Carmel, où se penchant en terre, il mit son visage entre ses genoux.

" Et dit à son serviteur : Allez, et regardez du côté de la mer. Ce serviteur étant allé regarder, vint lui dire : Il n'y a rien. Elie lui dit encore : Retournez-y par sept fois. Et la septième fois il parut un petit nuage, qui s'élevait de la mer comme le pied d'un homme. Elie dit : Allez dire à Achab :

" Faites mettre les chevaux à votre char, et allez vite de peur que la pluie ne vous surprenne.

" Et lorsqu'il se tournait de côté et d'autre, le ciel tout-à-coup fut couvert de ténèbres ; le vent s'éleva et il tomba une grande pluie."

On tient par une tradition immémoriale que la Ste. Vierge avait un goût singulier pour le Carmel, et qu'elle y venait de temps à autre, de Nazareth, qui n'en est distant que d'une dizaine de lieues. Par reconnaissance, les disciples du prophète Elie qui, selon une autre tradition avaient jeté en ce lieu, neuf siècles avant l'ère chrétienne, les fondemens du monastère où a pris naissance l'ordre des Carmes, lui érigèrent, environ trente ans après son Assomption, une chapelle qu'ils adossèrent à la grotte dont nous parlons ; cette chapelle est, dit-on, la première qui lui ait été élevée après sa mort, sous le vocable de *N. D. du Mont-Carmel*.

Le couvent occupe l'extrémité du promontoir qui termine la chaîne des montagnes qui s'étendent, dans un espace de sept lieues, du nord-est au sud-ouest ; leur cime est une vaste campagne pierreuse et couverte de bois qui servent de retraite à des animaux féroces. Ce fut au pied de cette montagne, sur les bords du Cison, qui coule au nord, que le culte de Baal fut détruit ; que les quatre cent cinquante prophètes de ce dieu, et les quatre cents prophètes des grands bois furent massacrés par les ordres d'Elisée, et que l'impiété d'Achab se trouva confondue.

Le Carmel, depuis le premier siècle de l'Eglise, est devenue le séjour de l'innocence ; des milliers de solitaires y ont depuis vécu dans la contemplation des vérités éternelles. La multitude prodigieuse de grottes qu'on y trouve, et dans lesquelles s'étaient retirés tant de saints anachorètes on mis le Carmel en vénération tant chez les Juifs que chez les Chrétiens. Lors de son retour de la Palestine, en 1259, St. Louis visita cette montagne d'où il emmena six religieux en France. Quatre-vingt-dix ans plus tard, la reine Jeanne de Dreux, épouse de Philippe-le-long, leur légua ses joyaux et ses pierres, pour bâtir l'Eglise et le monastère qui a subsisté jusqu'à l'an 1821, qu'il fut détruit, comme nous l'avons déjà dit, de fond en comble par le Pacha Abdallah.

La cour intérieure renferme un monument funèbre où se lit le nom de comte de Juigné décédé en 1839 dans le voisinage du couvent ; cet infortuné touriste avait ordonné que ses restes mortels y fussent déposés après sa mort. Un autre monument s'élève au milieu du jardin qui fait face à la maison ; il est destiné à perpétuer à jamais dans cette contrée la mémoire de Napoléon ; c'est une modeste pyramide où reposent les cendres des braves Français que la mort a moissonnés au pied de la montagne.

La Providence, cher Alfred, nous avait ménagé au Carmel une nouvelle épreuve, qui faillit faire avorter le dessein que nous avions formé de ne pas passer outre, sans aller visiter Nazareth. Le combat nocturne d'El-Mukhaléh et surtout les fatigues du jour, avaient tellement affecté le physique de nos officiers, de trois qu'ils étaient, deux tombèrent malades en arrivant au couvent ; l'indisposition du lieutenant, en particulier, s'annonça par des symptômes assez alarmants pour faire craindre une attaque de typhus.

Après le dîner, chacun se retira dans sa chambre, pour y prendre du repos il était alors environ huit heures du soir. Pour moi je montai sur le toit de la maison pour y faire mes prières, et j'ouvris ensuite du beau panorama que l'œil y embrasse. La grande mer s'était déroulée devant moi ; ses eaux bleuâtres comme le ciel qui s'y réfléchissait, m'apparaissaient une nappe incommensurable dont l'extrémité allait se confondre avec la blancheur de l'horizon. Quel beau champ ouvert à l'esprit et à l'imagination ! L'histoire de cette mer et des grands hommes qu'elle a porté sur son sein, le souvenir des incidents sans nombre dont elle a été, à mille époques différentes, le glorieux théâtre, ne sont-ils pas de nature à jeter l'âme dans la plus vive admiration ? Aussi contempalai-je, pendant longtemps, ce tableau si grandiose et si plein d'intérêt ; ce qui dura jusqu'à ce que le besoin de repos me forçât, à mon tour, à entrer dans mon divan, pour y chercher un sommeil réparateur.

Le lendemain, j'eus la consolation d'offrir les Saints Myères dans la grotte de prophète. Ce lieu me parut saint songeant que c'est là que le seigneur, à diverses reprises, fit entendre sa voix à son serviteur, pour lui découvrir les secrets de l'avenir, et lui intimer ses adorables volontés ; j'y priai pour ma patrie.

Au retour de la grotte, je m'occupai des moyens de renoncer une expédition, celle de Nazareth, que la maladie de nos compagnons menaçait de faire échouer ; la chose réussit à merveille. Je te donnerai dans ma prochaine missive les détails de cette intéressante excursion.

Adieu.

Les louanges qu'on donne aux gens en place doivent peu flatter leur amour propre ; c'est lorsqu'ils cessent d'être en faveur qu'ils peuvent discerner le flatteur de l'homme vrai et sincère.

V. AUVENARGUES.



BULLETIN.

Réception de pamphlets.—A nos abonnés.—Vol.—Injure réparée par Pie IX.—Dernières nouvelles de Suisse, Espagne, Portugal et Chine.—Notes sur les grands peintres.

Nous accusons avec reconnaissance la réception des pamphlets

suivans : *Rapport sur un système d'instruction élémentaire pour le Haut-Canada*, par Egerton Ryerson. *Message de Son Excellence, relatif à l'Université de King's-College*. *Banque d'épargne pour la Veuve et l'Orphelin*; dialogue familier. Nous remercions aussi M. l'éditeur de l'*Album de la Revue Canadienne*, qui a eu la complaisance de nous envoyer régulièrement cette intéressante publication. Nous avons encore reçu d'un ami, l'*Esquisse de la Vie de MGR. DE LAVAL*. Cet ouvrage dont nous ne pouvons encore rien dire, n'ayant eu que le tems de le parcourir, est imprimé avec tout le luxe possible de la typographie. En tête se trouve un superbe portrait de l'illustre prélat, avec le *fac-simile* de sa signature. Nous remercions bien sincèrement notre ami de sa bienveillante attention envers nous. Nous espérons que tous les Canadiens se feront un devoir de se procurer un ouvrage, qui doit les intéresser vivement, non seulement sous le point religieux, mais encore sous tous les rapports tant historiques que politiques. Nous pensons revenir sur ce sujet dans quelque tems.

Le MANUEL DE TEMPÉRANCE du R. P. Chiniquy ne vient que de nous arriver; quoique la lettre de missive qui l'accompagnait soit datée du 31 décembre. Nous remercions le Rév. Père, et remettons à un autre jour à parler de son MANUEL, qui, nous l'espérons, ne manquera pas de faire son effet.

— Nous prions nos abonnés qui doivent pour 1846, de vouloir bien penser à nous, nous pouvons leur assurer que si tous étaient fidèles à payer leur abonnement, les *Mélanges Religieux* ne feraient que prospérer. Nous avons assez de souscripteurs, mais malheureusement pas assez de payeurs. C'est une mauvaise coutume en ce pays, et la *Revue Canadienne* l'a dit tout dernièrement; d'envoyer un journal à crédit; cependant si on ne le faisait, il y aurait bien peu de souscripteurs. Dans les autres pays, où le public connaît le mérite de la presse, tous paient d'avance; d'ailleurs les éditeurs n'envoient à personne leurs journaux *gratis*. Nous pouvons en donner des nouvelles à nos abonnés. Par erreur ou malentendu, notre correspondant à Paris avait négligé de renouveler notre abonnement à un journal de cette ville; aussi on a cessé de nous l'envoyer à l'instant, et nous avons été obligé d'écrire pour le faire revenir de nouveau; cela nous a causé six semaines de délai. Là, point de grâce. Ici nous demanderions au moins qu'on fût ponctuel à nous payer à la fin de chaque semestre ou au moins de chaque année. On le voit; il nous faut tout payer *comptant*, eh! comment suffire aux dépenses d'une presse, si on retarde trop à nous payer? Quant aux Instituteurs qui ont le journal à demi-prix, ce qui à peine paie le papier, s'ils ne sont exacts, nous nous trouverons dans l'obligation de les priver de cette faveur.

*On doit se méfier de ceux qui demandent à loger trop tard dans la nuit.*— Là veille du jour de l'an, vers dix heures du soir, un homme fut demandé à loger chez M. Mercier, marchand à la *boule de fer blanc*, au pied du Courant Ste. Marie. Il n'y avait qu'une servante debout; mais avec la permission du maître qu'elle fut avertir; elle donna une chambre à cet inconnu, et le lendemain il partit de grand-matin. La veille des Rois, le même individu à la même heure fut encore demandé à loger, et on lui donna la même chambre; mais à cette fois-ci, il n'attendit pas le jour, ni que les portes fussent ouvertes pour partir; il sortit par la fenêtre, emportant avec lui la garde-robe du bourgeois.

— On écrit de Rome à l'éditeur de l'*Univers* en date du 17 novembre 1846.

« Monsieur le Rédacteur, — Voici un fait à ajouter à ceux qui ont déjà gagné à Sa Sainteté Pie IX le cœur de tous :

Le P. Ferrara, jésuite, résidant à Rome, fut insulté par un misérable qui sortit d'un groupe et le frappa à la joue. Le Père jésuite, animé des sentimens de Notre-Seigneur, se laissa frapper sans se plaindre. De retour à Rome, où ce qui lui était arrivé était déjà connu du Saint-Père, il fut mandé près de Sa Sainteté, qui, le voyant entrer, vint au-devant de lui, et, le serrant entre ses bras, dit avec effusion : *Le vicaire de Jésus-Christ, pour laver l'injure faite au P. Ferrara, ne peut lui donner d'autre satisfaction que celle de le presser contre son cœur*. Le P. Ferrara, tout ému, implora aussitôt le pardon de celui qui l'avait frappé; mais Sa Sainteté répondit : *Je loue votre charité; vous avez agi en vrai disciple de Jésus; c'est à moi maintenant d'agir en souverain*.

— Le peuple du canton de Schaffhouse a rejeté, à une majorité de 3,659 voix, la révision de la Constitution proposée par le grand conseil. 1,687 voix seulement se sont prononcées pour. Les trois sections de Schaffhouse, de Stein et l'assemblée électorale de Doerflingen ont voté pour.

— Les journaux de Madrid continuent à signaler sur divers points l'apparition de bandes carlistes. D'après le *Clamor publico*, 200 hommes auraient été vus à Navareles, les uns armés de *trabucos* (espèces de tromblons), les autres de fusils espagnols; ils avaient inscrit sur leur drapeaux ces mots : « *Carlos VI, la Constitution de 1837, et mort aux partisans du système tributaire*. »

— Des correspondances de Lisbonne et d'Oporto, en date du 20, publiées simultanément par les journaux de Londres et de Madrid, ne laissent plus aucun doute sur la victoire remportée par le baron de Casal sur le comte Sa da Bandeira.

— On lit dans l'*Ami de la Religion* :

Le petit séminaire d'Alger vient d'être inauguré sous les plus favorables auspices. C'est le 5 novembre, par une de ces gracieuses matinées que le mois de mai de France envierait à l'automne d'Afrique, que Mgr. Pavy, accompagné des principaux membres de son clergé, est monté au nouvel établissement pour en bénir la chapelle, et y ouvrir le cours des études par la messe du Saint-Esprit.

Nous ne dirons rien des paroles pleines d'une paternelle émotion que le vénéré prélat a adressées à sa naissante famille, émue elle-même du bonheur de l'entendre. Mais nous ne résistons pas au plaisir de mentionner une circonstance aussi touchante qu'inespérée qui est venue soudainement embellir une fête déjà si belle. Mgr. Soter, évêque de Rosalia, vicaire apostolique de Tunis, débarqué le matin même à l'insu de Mgr. d'Alger, est venu spontanément le trouver à son petit séminaire où il a, sur son invitation, présidé aux vêpres et donné la bénédiction du Saint-Sacrement. Cette rencontre inattendue de deux évêques d'Afrique, successeurs l'un de Saint-Augustin, et l'autre de saint Cyprien, réunis providentiellement au petit séminaire, pour croiser, sur ce jeune berceau, leurs mains, leurs bénédictions et leurs vœux, a inspiré à Mgr. Pavy une chaleureuse improvisation, et a fait concevoir à toute l'assistance, vivement impressionnée, de bien douces espérances pour l'avenir d'une fondation si précieuse à l'Algérie chrétienne.

Mgr. de Tunis a passé la semaine entière auprès de son collègue qui lui a fait visiter tous ses établissemens religieux. Le 17, Mgr. de Rosalia est parti pour Rome. Il était accompagné du père Joseph, religieux capucin comme Mgr. Soter, et de M. l'abbé Bourgade, fondateur du collège européen de Tunis. M. l'abbé Bourgade est en ce moment en France pour les intérêts de son établissement.

— Les habitans de Canton ont, à ce qu'il paraît, réclaté de nouveau 20 têtes d'étrangers à titre de satisfaction pour le même nombre de Chinois tués en juillet, lors de la dernière attaque contre les comptoirs européens. Le président du comité protecteur s'est aussitôt empressé de publier une circulaire irritant les Européens à se tenir prêts à défendre leurs comptoirs. Le consul de S. M. britannique a été prévenu que des placards menaçans avaient été affichés. Cependant tout était tranquille. La *Némésis* avait reçu l'ordre de reprendre sa position vis-à-vis des comptoirs. Ces placards incendiaires avaient été affichés dans divers quartiers du Canton. Le consul d'Angleterre, M. Mac-Grégor, s'est empressé de prévenir le comité européen, à la date du 17 septembre 1846, qu'il s'était mis en communication avec Leurs Excellences le haut commissaire et le gouverneur de la province, qui devront adopter des mesures énergiques à l'effet de prévenir tout désordre de la part de la populace.

— Nos lecteurs ne verront pas sans plaisir la liste suivante des noms des plus fameux peintres, avec le degré de perfection qu'ils ont acquis. Les artistes ont divisé la peinture sous le rapport. 1<sup>o</sup>. de la composition, 2<sup>o</sup>. du dessin, 3<sup>o</sup>. du coloris, et 4<sup>o</sup>. de l'expression, en 20 degrés. Le 20<sup>e</sup>. degré n'est pour ainsi dire qu'idéal, ce serait la souveraine perfectibilité de la peinture; le 19<sup>e</sup> degré est le plus haut point que l'on connaisse, cependant les peintres les plus célèbres ne sont encore parvenus qu'au 18<sup>e</sup>. degré; ce qui donne quelque chance aux peintres futurs sur leurs devanciers.

Dans la liste suivante la colonne marquée. *Com*, marque le degré de composition. *D*, de dessein. *Col*, de coloris, et *E* d'expression. *T*, le total des degrés, auquel est parvenu le peintre.

	Com.	D.	Col.	E.	T.
Albane.	14	14	10	6	44
André de la Serte.	12	16	9	8	45
Baroche.	14	15	6	10	45
Basson Jacques.	6	8	17	0	31
Belin Jean.	4	6	14	0	24
Bourdon.	10	8	8	4	30
Buonarotti Michel Ange.	S	17	4	8	37
Calliari P. Ver.	15	10	16	3	44
Caravage Michel de	6	6	16	0	28
Carraches (les).	15	17	13	13	58
Corrège.	13	13	15	12	53
Cortone Pietre (de)	16	14	12	6	48
Dan de Valtër, Riccioielli	12	15	5	8	40
Darér Albert.	8	10	10	8	36
Diepenbeck.	11	10	14	6	41
Dominicain Zampieri.	15	17	9	17	58
Giorgion.	8	9	18	4	39
Guerchin, (le)	18	10	10	4	42
Guide, (le)	—	13	9	12	34
Holban.	9	10	16	13	48
Jasepin.	10	10	6	2	28
Jourdans Jacques.	10	8	16	6	40
Jourdans Luc.	13	12	9	6	40
Lanfranc.	14	13	10	5	42
Lebrun	16	16	9	16	56
Léonard de Vinci.	15	16	4	14	49
Luccas de-Leyde.	8	6	6	4	24
Mutien.	6	8	15	4	33
Palma le jeune.	12	9	14	6	41
Polna le vieux.	5	6	16	0	27
Pardenon.	8	14	17	5	44
Parmesan, (le)	10	15	6	6	37
Perni François, il fattore.	0	15	8	0	23
Perrin del Vague.	15	16	7	6	44
Piombo (Sébastien de la)	8	13	16	7	44
Pourbus.	4	15	6	6	31
Poussin, (le)	15	17	6	15	43
Primaticc.	15	14	7	10	46
Rembrant.	15	6	17	12	50
Romain Jules.	15	16	4	14	49
Salviati François.	13	15	8	8	44
Sanzio RAPHAEL.	17	18	12	18	65
Sacur, (le)	15	15	4	15	49
Tenier.	15	12	13	6	46
Testé Pietre	11	15	0	6	32
Tintoret.	15	14	16	4	49
Titien, (le)	12	15	18	6	51
Udiné, (Jean da).	10	8	16	3	37
Vancius.	13	15	12	13	53
Vandéik Vandyke.	15	10	17	13	55
Vénus Otho	13	14	10	10	47
Veronèse Paul	15	10	16	3	44
Zucère Frédéric.	10	13	8	8	39
Zucère Tadée	13	14	10	9	46

Dans un prochain numéro, nous donnerons quelques notes sur les plus célèbres peintres.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

### FRANCE.

— Nous lisons dans la *Gazette de Metz* :

« Dans notre bonne province, les sommités sociales donnent généralement l'exemple de la bienfaisance, et une noble rivalité contribue au bien-être des classes populaires. Il y a peu de mois, on inaugura à Manom, près Thionville, une charmante maison d'école pour les filles et une infirmerie pour les malades, pieuse fondation de M. le général de Bertier, en mémoire de Mme

de Bertier, qui fut de son vivant la providence des pauvres de Manom.

« Cette maison, construite à neuf, bien située et bien aérée, forme une superbe salle de classe pour les enfants, un logement complet pour deux sœurs, une pharmacie, une salle garnie de lits pour les malades. M. de Bertier a fait tous les frais de l'aménagement de l'école et des logements des sœurs, et ceux du matériel de la pharmacie. Il a fait la fondation nécessaire pour l'entretien des deux sœurs, dont l'une est spécialement destinée à la visite et aux soins des malades de Manom et des paroisses voisines. Un beau jardin complète ce pieux établissement, où rien ne manque.

« Aujourd'hui nous apprenons que M. le marquis de Pange, qui, ainsi que sa famille, est plein de générosité pour l'église et de bienfaisance pour les pauvres, vient de faire dans sa paroisse une fondation, analogue à celle de Manom. Il a doté la commune de Pange d'une élégante maison d'école pour les filles, école qui, selon le désir qu'il a sagement exprimé, sera placée sous les auspices et la direction de deux respectables Sœurs de la Providence.

— La retraite ecclésiastique du diocèse de Pamiers, qui s'est ouverte le 9 octobre, s'est terminée le 16 du même mois. Jamais jusque-là, on n'avait vu, à Pamiers, une si belle, une si imposante réunion de membres du clergé. Deux cents prêtres environ s'étaient rendus à l'appel de leur premier pasteur, afin de retremper, dans le calme et le silence de la méditation et de la prière, leur zèle apostolique et leur dévouement pour le troupeau confié à leur sollicitude. Les exercices de la retraite ont été donnés par le P. de Bussy, dont les vertus et le talent sont si bien connus de tout le clergé de France. Le P. de Bussy intéresse, captive ses auditeurs. Peu occupé de sa phrase, il frappe et entraîne par la concision, la vigueur et la beauté de sa pensée. Aussi n'en doutons pas, les graves enseignements qu'il a donnés aux prêtres de l'Ariège produiront d'heureux fruits de rénovation et de grâces.

Mgr. l'évêque de Pamiers, qui présidait à tous ces pieux exercices a contribué puissamment, par ses conseils pleins de sagesse et de douceur et par ses exemples d'exactitude et de piété, à obtenir un si heureux résultat. Une communion générale et la célébration du renouvellement des promesses cléricales ont clôturé saintement cette retraite, qui laissera de si touchants souvenirs dans le cœur du bien aimé pontife et dans celui de ses dignes coopérateurs à l'œuvre du salut.

### ANGLETERRE.

*Un nouvel ordre religieux.* — Le révérend Pierre Conolly, ci-devant ministre de l'église protestante épiscopale à Natchez (Etats-Unis), ayant embrassé le catholicisme avec toute sa famille, est entré dans les ordres sacrés à Rome. Il a placé tous ses enfants dans des maisons religieuses ou des pensionnats catholiques, et sa femme, qui était entrée chez les Dames du Sacré Cœur, est devenue la fondatrice d'un nouvel ordre religieux dit de la Sainte Enfance de Jésus, en Angleterre, sous les auspices de lord Shrewsbury et de Mgr. Wiseman, qui lui a donné un superbe établissement à Derby. Les sœurs ne sont pas cloîtrées, et leur costume n'a rien de frappant. Elles se dévouent particulièrement à l'éducation des enfants pauvres, mais ont des pensionnats attachés à leurs maisons pour les jeunes personnes des classes plus élevées. La musique fait partie de leur enseignement religieux. Elles ne peuvent pas devenir religieuses professes avant l'âge de 30 ans, ni avant d'avoir passé cinq années consécutives dans la congrégation.

### BELGIQUE.

— Mgr. l'évêque de Tournai est le point de mire des attaques de presque toutes les feuilles libérales. On ne dénature pas seulement ses actes publics, on va jusqu'à le diffamer dans son honneur privé. Un journal de Tournai prend l'initiative de ces insinuations flétrissantes, et il trouve partout de l'écho dans la presse exagérée. C'est à une de ces attaques que répond le *Courrier de l'Escaut* dans les lignes suivantes :

« Le *Libéral* dit que Mgr. l'évêque de Tournai demande l'administration générale de l'*Hospice des anciens prêtres*, administré jusqu'ici par les *Hospices civils*, et il ajoute que si Mgr. parvenait à son but, ce serait une somme d'au moins 5,000 fr. par an qui serait enlevée à la pauvreté générale pour profiter à l'*Ordinaire du diocèse*!

« Il y a dans cette conclusion du *Libéral* une tactique perfide et une odieuse calomnie : une tactique perfide, parce qu'il donne à entendre que c'est la pauvreté générale qui profite des revenus de l'*hospice des anciens prêtres* tandis que le *Libéral* n'ignore pas que ces revenus sont et doivent être appliqués à l'entretien de l'*hospice* ; une odieuse calomnie, parce que ces fonds ne pourraient profiter à l'*évêque* que pour autant qu'il les détournerait de leur destination pour se les approprier. »

### ALGÉRIE.

— L'Algérie a eu ses inondations comme la France ; s'il y eut moins de pertes en matériel, en revanche, il y a eu plus de victimes. Dans le petit village de la Maison-Carrée, vingt-cinq personnes ont péri dans le débordement de l'Arrich ; les soldats du poste voisin ont fait d'héroïques efforts pour sauver les malheureux qui, surpris dans leurs habitations, poussaient des cris déchirants ; les Arabes eux-mêmes se sont dévoués avec un courage extraordinaire à cette œuvre où il y allait de leur vie. Trois d'entre eux sont restés sous les flots !

Mardi 17, M. l'évêque d'Alger s'est transporté sur le théâtre de la catastrophe ; un autel mortuaire avait été dressé sur la tombe des victimes ; la troupe était sous les armes. Le prélat a célébré le divin sacrifice, pendant lequel la musique militaire a fait retentir de graves et lugubres mélodies. Trois

jeunes enfans n'avaient pas encore reçu de sépulture chrétienne. Mgr Pavy a fait l'enterrement ; après quoi, retournant à l'autel, il a adressé à l'assemblée un discours tel que le fournissaient d'elle-mêmes les circonstances ; il avait pour piédestal le tombeau des victimes, pour auditeurs leurs parens, amis, et les hommes héroïques qui avaient tout bravé pour les sauver ! De graves émotions, des larmes bien trop éloquentes ont répondu aux nobles paroles du pontife, qui pour gage d'espérance meilleure, a montré l'arc-en-ciel souriant dans les nues après cet affreux orage, et donné à la foule agenouillée sa paternelle bénédiction. La commune d'Hussein-Dey n'oubliera jamais ni ce jour, ni les hauts enseignemens qui lui ont été donnés.

## ÉTATS-UNIS.

*Le catholicisme à Cincinnati.*—Le catholicisme fait des progrès étonnans dans cette métropole commerciale et industrielle de l'Ohio, ce qui est dû sans doute, en grande partie, à l'accroissement rapide de la population germano-catholique (mais non pas rongienne). Chaque année y voit s'élever de nouveaux temples catholiques, dont quelques-uns sont des plus beaux et des plus spacieux qu'il y ait sur ce continent. Outre les six églises déjà construites et achevées, il y en a maintenant deux ou trois autres en construction. Ce qui témoigne peut-être encore plus des progrès du catholicisme à Cincinnati, c'est que le journal catholique allemand, qui y paraissait une fois par semaine vient de se changer en journal quotidien.

## NOUVELLES DIVERSES.

## CANADA.

*L'Albany Argus* dit qu'une partie du bagage de Son Excellence le nouveau gouverneur du Canada, lord Elgin, est passé par cette ville, pour Montréal, dimanche dernier, aux soins de l'estafette de Virgil & Rice. Ce bagage pesait 2,500 livres.

*Nouvelles d'Europe plus récentes d'un jour.*—Le paquebot *Iowa*, parti du Havre, le 3 décembre, est entré dans le port de New-York le dernier du même mois. Les nouvelles qu'il a apportées de Paris sont d'un jour plus récentes que celles reçues par le *Cambria*. La France n'avait pas encore protesté contre l'usurpation des puissances du nord, et l'annexion de Cracovie à l'Autriche. C'est tout ce qu'il a fait connaître d'important. *Minerve*.

—La température a été jusqu'ici d'une douceur extraordinaire pour la saison. Depuis le 22 décembre, le mercure dans le thermomètre de Fahrenheit n'était pas descendu au-dessous de zéro, et il y avait très-peu de neige sur la terre jusqu'à la nuit du 4 au 5 janvier, qu'il en est tombé une immense quantité, qui s'est encore augmentée depuis et qui a rendu les chemins presque impraticables. *Canadien*.

*Incendies.*—La nuit dernière, sur les 11 heures, le feu éclata dans un grand hangar en bois, à trois étages, dont le bas servait d'étable, en arrière de la maison de M. G. Henderson, marchand épicer, rue Saint-Louis, lequel fut détruit en comble, ainsi qu'un autre petit hangar attenant. Au commencement de l'incendie, le vent soufflait avec force du nord-est, et l'eau manquait ; mais heureusement il tombait une neige épaisse, et le vent ne tarda pas à se calmer. Grâce à ces deux circonstances, jointes à l'activité et aux efforts bien dirigés des pompiers, la maison de M. Henderson fut préservée des flammes, et peut-être avec elle toute la rangée qui la suit, depuis la rue Sainte-Ursule jusqu'à la porte Saint-Louis. *Idem*.

—Le feu prit avant-hier matin, à l'intérieur de la boutique de M. Joseph Tourangeau, boulanger, par des barils de farine placés tout près du poêle. Tous les instrumens de boulangerie ont été consumés, et si ce n'eût été du plâtre qui recouvre le plafond, il est probable qu'on eût eu à déplorer la perte d'une ou de deux belles maisons. *Idem*.

*Chargement hors de saison.*—La barque *Albert* de Londres, capitaine Davidson, a commencé, le 27 novembre, son chargement de madriers, qu'il afini le 9 décembre, dans l'entrée de la Baie des Escoumains (20 milles en bas du Saguenay,) à l'établissement de scierie de MM. Naz. Tétu et Cie ; mais vu le vent de nord-est des 10 et 11 décembre, ce bâtiment n'est parti que le 12 décembre avec le fort vent de nord-ouest qui a duré jusqu'au 15, ce qui fait espérer qu'il sera sorti heureusement du golfe. De pareils faits sont dignes d'être mentionnés ; ils font à la fois l'éloge du capitaine Davidson et du havre des Escoumains.

*La Lancette Canadienne, journal médico-chirurgical.*—Nous avons reçu le premier numéro d'un nouveau journal portant ce titre, qui a paru à Montréal le 4 janvier. Il est rédigé par M. J. L. Leprohon, M. D., imprimé par MM. Lovell et Gibson, et se publie le 1er et le 15 de chaque mois. L'abonnement est de quatre piastres par année, payables d'avance. Le besoin d'une belle publication se faisait vivement sentir dans le Bas-Canada, surtout parmi les médecins de campagne, qui ne sachant qu'imparfaitement l'anglais ne pouvaient pas se tenir au courant des progrès de la science. *Idem*.

—Une avalanche considérable de neige étant tombée, mardi dernier du haut du Cap Diamant, vis-à-vis l'école de Monseigneur, tenue par M. Allard, a englouti trois enfans qui s'amusaient à glisser sur la pente du Cap. Heureusement qu'un homme placé tout près s'aperçut de l'accident, et, au moyen d'une pelle, retira les trois enfans, dont l'un resta plus de dix minutes sous la neige. *Idem*.

*Naufrages.*—Le *Head-Quarters* de Frédéricion, de vendredi dernier, nous donne, d'après une épreuve qu'il a reçu du bureau du *Morning News* de Saint-Joan, de bien tristes détails sur le naufrage du navire *England*, capitaine

Irvine, qui a péri le 20 décembre, en arrivant au port, après une orageuse traversée de Liverpool à Saint-Jean. Le capitaine, son fils et quatre autres personnes se sont noyées. Le pilote, le second et le reste de l'équipage ont pu se sauver en se tenant à des bouts de mâts qui ont été jetés sur le rivage par la mer. La destruction du bâtiment fut si complète que le lendemain on n'en voyait presque aucun vestige. *Idem*.

## FRANCE.

—Le Roi, pendant la visite qu'il a faite dernièrement aux forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge, avait remarqué sur son passage une femme décorée de la Légion-d'Honneur et amputée d'une jambe. Sa Majesté a fait appeler le général Gourgaud et, ayant appris de lui qu'elle avait obtenu sa décoration à la bataille de Friedland dans laquelle elle a figuré comme sous-officier de hussards lui a fait remettre par l'entremise du général, une somme de de cent francs.

*Les rois de France à Venise.*—Nos lecteurs auront cru, sans doute, que le fait relaté dans notre dernière revue parisienne n'était qu'une fiction éclosée dans le cerveau de l'auteur de cette revue ; mais, la chose est sérieuse ; nous citerons pour seule preuve, l'annonce suivante que nous trouvons insérée dans un journal ministériel :

« Vente de meubles, tableaux, gravures, reliquaires et ossemens d'anciens rois de France, recueillis lors de la violation des tombeaux de Saint-Denis, savoir : Ossemens de Pepin-le-Bref, Philippe III, dit le Hardi, et Jean Tristan, fils de Saint-Louis ; une main de Louis XII, cheveux de Marguerite de Provence ; morceau de robe de Mme Louise de France, fille de Louis XV ; crâne de l'abbé Suger, au comptant, et 10 centimes en sus des adjudications. »

—Le bey de Tunis est allé avant-hier visiter les Invalides. Tous les pensionnaires étaient sous les armes. S. A. a été conduite à la chapelle Saint-Jérôme, où sont déposés provisoirement les restes de l'empereur.

En sortant de l'église, le bey s'est rendu à l'hôpital dont il a fort admiré l'ordre et la propreté. S'arrêtant de lui-même devant deux jeunes Sœurs de Charité, il leur a dit :

« Vous êtes les mères de la victoire. Les soldats ne craignent pas la mort ; ils ne craignent pas davantage les ble-sures, quand ils savent que vos mains doivent les panser, et que vous leur réservez dans cette maison les mêmes soins qu'ils trouveraient dans leurs familles. »

## SARDAIGNE.

*Egalité devant la loi.*—Le royaume de Sardaigne possède une institution qui prouve que les vrais principes de liberté et d'égalité peuvent s'entendre tout aussi bien et quelquefois s'appliquer mieux dans quelques monarchies que dans certaines républiques.

Dans le ressort de chaque Sénat, qui répond à peu près à ce qu'on appelle cour royale en France, il y a un avocat des pauvres, aidé de plusieurs substitués. Ces magistrats sont nommés par le Roi et spécialement chargés d'intenter toutes les causes intéressant les indigents. Le bénéfice de plaider sans aucuns frais est accordé par le président, sur l'avis du bureau, à ceux dont l'état de pauvreté est constaté et dont la cause paraît au moins plausible. Il ne fallait pas, en effet, ouvrir une porte aux abus, en accordant légèrement et indistinctement la facilité de plaider à ceux qui auraient été tentés de chercher dans leur misère un moyen de spéculation. Tous les docteurs en droit sont obligés de donner leur première année d'exercice à ce bureau où ils travaillent gratuitement. Avec de pareilles précautions la cause des malheureux est presque toujours triomphante, et les hommes riches et iniques ne peuvent pas espérer de trouver dans leur argent et leur crédit, les moyens d'opprimer un adversaire indigent qui n'a pour lui que son bon droit. Dans le compte-rendu de 1842, on voit que le nombre des causes des pauvres, dans tout le royaume de Sardaigne, s'était élevé à 4638, et dans les causes jugées, la proportion en faveur des pauvres est de 85 sur 100.

Cette institution, qui devrait exister chez tous les peuples civilisés, ne se trouve que chez un peuple si distingué par son catholicisme. Avec une telle institution, il y a véritablement entre le pauvre et le riche, égalité devant la loi ; autrement cette égalité n'est qu'une fiction, si un homme, uniquement parce qu'il a le tort d'être pauvre, n'a pas la faculté de réclamer l'exécution de la loi devant les tribunaux.

## MEXIQUE.

*Nouvelle de l'armée.*—Les nouvelles de l'armée américaine vont jusqu'à la fin de nov.

Le général Taylor devait se mettre, le 8 décembre, en route pour Victoria, ville située à moitié chemin environ entre Monterey et Tampico.

Le général Buller restera dans Monterey pour commander la garnison. Le général Worth occupe toujours Saltillo ; le 2e. et le 3e. régimens des volontaires d'Indiana sont partis pour le rejoindre ; il se trouvera bientôt à la tête de 2,000 hommes.

Le général Wood était à Paris, village situé à cent milles environ au nord de Chihuahua ; il avait 1,000 hommes sous ses ordres.

Le colonel Riley était, avec le même nombre d'hommes, à Monte-Morales.

Le général Pillow devait aller rejoindre, le 14, le général Taylor à Victoria.

Les rapports de Monterey évaluent les forces de Santa-Anna, de 22 à 30,000 hommes ; mais cette estimation est exagérée ; elle a été donnée par des Mexicains. On dit que Santa-Anna a envoyé 2,000 hommes détruire

les citernes qui se trouvent entre San-Luis-Potosi et Saltillo.

Le général Taylor, en revenant de Saltillo, a fait main-basse sur cent mules chargées de provisions pour l'armée de San-Luis-Potosi ; il avait, en outre, envoyé des troupes à la poursuite de 405 autres mules abondamment chargées pour la même destination.

Enfin, le général en chef américain a fait arrêter l'alcarde de Monterey, son fils, et quelques individus qui travaillaient à propager la désertion dans les rangs américains. Il a même menacé ses prisonniers de les faire pendre, si leurs intrigues continuent. "On prétend que parmi les personnes compromises et arrêtées, se trouvent deux Français." Mais on ne dit ni leur nom, ni leur qualité.

## CALIFORNIE.

—La guerre est terminée en Californie. Les Mexicains se sont enfuis à Mexico. Des mesures sont prises pour l'établissement d'un gouvernement civil. Un journal se publie déjà dans la Californie.

## ÉTATS-UNIS.

*Chemin de fer monstre.*—Les journaux de New-York contiennent une annonce convoquant une assemblée publique pour promouvoir le grand projet d'unir les Océans Atlantique et Pacifique, que tout le monde maintenant regarde comme praticable, et qui sera probablement mis à exécution.

*Triste fin d'une partie de plaisir.*—Il y a peu de tems, cinq dames se rendirent de Lima, comté de Lagrange, état d'Indiana. Union-Mills même. Ils allaient à un bal pour lequel ils avaient reçu des invitations. En revenant, ils étaient tous entassés dans la même voiture, et ils avaient à peine fait un demi mille, lorsqu'ils rencontrèrent des personnes à cheval, et une lutte de vitesse s'engagea entre eux. C'était le soir, la nuit était obscure, les roues de la voiture rencontrèrent un tronc d'arbre, et le choc fut si violent que les voyageurs et la caisse de la voiture furent lancés à 35 pieds de là. Une des dames alla se briser le cou contre un arbre, et mourut instantanément ; un homme eut les côtes enfoncées, et mourut le lendemain. Une autre jeune dame a été si dangereusement blessée qu'on désespère de ses jours, et six autres personnes ont reçu des contusions plus ou moins fortes.

*Affreuse situation.*—Avant hier deux navires sont arrivés à New-York, ayant à bord 312 passagers d'entrepont. Trente quatre de ces malheureux sont morts de besoin pendant la traversée ; quarante et un ont été immédiatement après leur arrivée envoyés à l'hôpital dans un état à peu près désespéré. L'un de ces navires, la *Ligonia*, a quitté Brème le 1er. septembre, il a mis 110 jours à effectuer son passage ; le second, le *Pontiac*, a quitté Liverpool le 20 octobre, et est resté à la mer soixante trois jours. Le dernier morceau de pain qui fut à bord a été distribué aux passagers trois jours avant que le second de ces navires arrivât à New-York ; les souffrances de tous étaient à leur comble, et la faim devenait de plus en plus vive, lorsqu'on gagna le port.

A bord du trois mâts *Elsinore*, arrivé hier de Liverpool avec 230 passagers se trouvaient un vieillard et sa petite fille de 10 ans, qui tous deux malades, ne purent recevoir de secours de personne. La jeune fille mourut au moment où le navire entra dans le port.

## RELATION DE LA CONVERSION

A LA RELIGION CATHOLIQUE.

*De mademoiselle Blum, née en Suisse, actuellement  
Sœur à Sainte Claire à Lyon.*

Pour la plus grande gloire de Dieu, je me rends au désir des personnes pieuses qui veulent savoir comment j'ai eu le bonheur d'arriver à la profession de la Foi catholique, en les suppliant, et toutes celles qui liront cet écrit, de se joindre à moi pour en bénir et en louer le Père des miséricordes. A consulter la modestie chrétienne, il me conviendrait mieux de tenir cachés des événemens qui me concernent ; mais comme ils sont de nature à édifier le prochain et à faire admirer la bonté gratuite du Seigneur, sur les âmes les plus égarées, j'ai cru faire une chose qui lui serait agréable, en racontant avec simplicité, comment des ténèbres de l'hérésie je me vois aujourd'hui transportée au sein de la lumière, et d'enfant de perdition que j'étais, je suis devenue enfant de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

Née de parens attachés à la secte de Calvin, depuis que j'ai été capable de réfléchir j'ai eu la pensée de renoncer à ma religion, pour embrasser celle des catholiques. Dès que j'en ai entendu parler, j'en ai conçu autant d'estime que de mépris pour la doctrine des protestans. Je prenais plaisir à faire raconter à mes parens ce qui consistait la religion des catholiques, et quelles étaient leurs pratiques principales. Ils croyaient m'en donner de l'éloignement, en me disant qu'elle imposait le jeûne et la pénitence ; mais comme j'apprenais tous les jours l'Evangile qu'on nous faisait réciter de mémoire dans notre jeune âge, je leur répondais que Notre-Seigneur avait jeûné quarante jours. Peut-on rien faire de mieux, ajoutai-je, que ce que le bon Dieu lui-même a fait pendant qu'il a vécu sur la terre avec les hommes, surtout si on le faisait pour son amour ? Car il me semblait que rien ne devait coûter, dès qu'on agissait par ce motif qui adoucit tout ce qu'il y a de plus rude et de plus austère. Aussi

je n'étais nullement effrayée de la peinture affreuse qu'on s'efforçait de me faire de la religion catholique. Voyant les protestans tourner en dérision les cérémonies de l'Eglise romaine, et en particulier le signe de la croix, je demandais ce qu'on disait en le faisant. Quand j'eus appris qu'on nommait les trois personnes de la sainte Trinité, j'en conclus que les catholiques étaient donc plus dévots aux trois personnes divines que les protestans.

Persuadée que cette pratique n'avait rien que de louable, je m'accoutumai à suivre, étant seule, l'exemple des catholiques de la Suisse, imprimant le signe de la croix avec le pouce sur le front, la bouche et le cœur. J'étais fort touchée lorsqu'on me racontait la Passion de Notre-Seigneur. Je ne pouvais entendre cette histoire sans être attendrie jusqu'aux larmes. J'aurais beaucoup aimé à faire ma prière à genoux, ce que les protestans ne font jamais, priant toujours assis. Je le faisais en particulier, et surtout lorsque je me mettais au lit. Prenant ma couverture sur mes épaules, je priais Dieu en cet état, jusqu'à ce que le sommeil m'eût contrainte de me mettre sur mon chevet ; ce que je demandais le plus, c'était la grâce d'être vertueuse.

Lorsqu'il passait quelque religieux dans le pays, je courais avec empressement pour le voir, et je recevais avec plaisir les petites images qu'il me donnait. Ma mère ne voyait cela qu'avec peine. Elle soupçonnait mon inclination pour la religion catholique. Plus je lui faisais de questions sur ce qui s'y pratiquait, plus elle s'appliquait à réprimer ma curiosité et à m'indisposer contre ceux qui en faisaient profession. Elle croyait y réussir en me répétant qu'il y avait eu des protestans assez malheureux pour se faire catholiques, et tomber ainsi dans la damnation éternelle. Le ton de persuasion qu'elle prenait alors ne m'en imposait point ; loin d'ajouter foi à ses paroles, je regardais au contraire la religion protestante comme une voie de perdition. Ma mère y était fort attachée, ce qui m'affligeait beaucoup. Toute éloignée qu'elle était du chemin du salut, elle n'en avait pas moins de zèle à nous faire observer les dix commandemens de Dieu, et remplir le devoir de la prière avec beaucoup de fidélité, d'attention et de respect. Manquions-nous avec plus petites choses, elle nous punissait, ne souffrant pas même que nous tournassions la tête. Elle nous faisait répéter souvent cette prière : "Mon Dieu, ôtez-moi ce cœur de pierre, et donnez-moi un cœur de chair toujours docile à votre grâce."

Les protestans montrent une grande compassion pour les pauvres, et beaucoup de sensibilité aux maux du prochain. Ma mère me menait souvent visiter les malades. J'avais de la répugnance à les approcher. Pour me la faire vaincre, elle me menait presque toutes les semaines chez une tante atteinte d'une maladie qui se communiquait, et me faisait manger avec sa cuiller. Les violences et les efforts que je faisais pour lui obéir me firent vomir plusieurs fois jusqu'au sang, ce qui me causa une maladie dont je ne fus guérie qu'au bout d'une année. Après la mort de ma mère, une autre tante m'exerça encore de la même manière, me faisant laver les linges qui avaient servi à essuyer des ulcères ; je ne pouvais les manier ni les voir même sans de grands soulèvemens de cœur. Aujourd'hui je n'éprouve plus toutes ces faiblesses ; mon plaisir serait de servir les malades les plus dégoûtans.

Le temps de faire ma première communion étant venu, je la fis ; c'est-à-dire que j'assistai à la cène. Je pris le morceau de pain qu'on me présenta ; je donnai la main au ministre, cérémonie par laquelle je protestais que jamais je ne changerais de religion ; mais pensant bien autrement, car j'étais toujours dans la volonté d'y renoncer. Ma mère, devant qui je dissimulais, devenait tous les jours plus inquiète ; elle témoignait ses craintes à mon père qui lui répondit qu'en fait de religion il ne voulait point gêner ses enfans, mais qu'il leur laisserait toute liberté de suivre leurs inclinations, n'étant opposé du tout à la religion catholique. Il alla même une fois jusqu'à dire qu'il me mettrait dans un couvent pour y apprendre la musique qu'il aimait beaucoup. Ma mère n'entendait cela qu'avec peine, et en murmurait tout bas. J'avais alors dix ans. Mes parens se rendant à une petite ville appelée Bade, qui n'est qu'à deux lieues de notre maison, pour y prendre les bains, m'y menèrent avec eux. Elle est habitée par des catholiques. La servante du logis où nous étions descendus me conduisit à l'église. Comme je n'en avais point encore vu, je la suivis avec empressement. C'était un vaisseau magnifique et richement orné. Lyon n'en a point de pareil. J'admire les figures d'or et d'argent qui le décoraient. C'est ainsi que dans la Suisse les catholiques enrichissent les églises, voulant montrer aux protestans qu'ils n'épargnent rien pour le culte qu'ils rendent à Dieu et à ses Saints. Ce que je regardai avec le plus d'attention, ce fut un grand crucifix d'argent. Je ne pus le



considérer sans en être attendrie jusqu'à verser bien des larmes. J'aurais voulu pouvoir demeurer long-temps dans cette église, tant j'y goûtais de consolation; mais il fallait me rendre auprès de ma mère. Elle n'eût point connaissance de ce que je venais de faire en secret.

Quelques jours après je rencontrai dans la rue une religieuse; je ne sais de quel ordre elle était. Elle me salua fort poliment, m'aborda, me fit mille caresses et me demanda si j'aimais bien Dieu. Oui, lui répondis je. Mais, ajouta-t-elle, il faut encore aimer la Sainte Vierge. Je lui dis que je ne la connaissais pas, et que j'ignorais ce qu'il fallait faire pour cela. Alors elle entra en conversation avec moi: elle m'expliqua les grandeurs, les excellences et les prérogatives de la Mère de Dieu d'une manière si touchante, que mon cœur se sentit tout épris d'amour pour elle. Ayez une grande confiance en sa protection, me dit-elle, et demandez-lui les grâces nécessaires au salut, avec la même ardeur que vous demandez tout ce qu'il vous faut à votre mère. Elle me donna un scapulaire, en me recommandant de le porter sur moi, et ne point le faire voir à mes parens (je venais de lui faire connaître leur religion); elle m'exhorta fort à garder le secret sur notre entretien. Je lui tins parole; mais quelque temps après je perdis mon scapulaire; on me l'enleva dans la nuit, ce qui m'affligea beaucoup: je n'en ai pas moins conservé beaucoup de confiance et de dévotion à la Sainte Vierge qui m'a été favorable pour l'exécution de mon dessein.

Après un séjour de quinze jours à Bade, nous revînmes à notre maison. Au bout de quelques jours arriva la mort de mon père, âgé seulement de trente-un ans. Il parla de Dieu tout le temps de sa maladie. Lorsqu'il était en santé, son occupation la plus ordinaire était de composer des cantiques sur les Psaumes de David, qu'il chantait ensuite en jouant des instrumens. Lorsqu'il vit approcher sa fin, il fit appeler ses enfans. Nous étions cinq; j'étais l'aînée, et j'avais quinze ans. Il nous donna sa bénédiction, nous dit plusieurs choses édifiantes, nous recommanda de craindre et d'aimer Dieu, nous inspira le mépris des grandeurs du monde, ajoutant bien d'autres avis qui nous touchèrent jusqu'aux larmes. Mais ce qui frappa le plus tous ceux qui étaient autour de son lit, c'est qu'il annonça que dans la suite on verrait arriver dans sa famille des choses singulières, auxquelles on ne s'attendait pas: sans doute il voulait parler des grâces et des miséricordes du Seigneur sur mon changement de religion. Il dit encore d'un petit frère, le dernier de la famille, qui n'avait pas deux ans, et qui était un bel enfant: Ce petit serait bien heureux s'il plaisait à Dieu de le retirer de ce monde, ce serait un ange dans le ciel, car son baptême est bon. Quelques momens après, cet enfant, qui se portait très-bien, entra dans des convulsions affreuses, et mourut dans la même minute où mon père rendit le dernier soupir. On le lui mit entre les bras dans la bière où il fut enseveli. Cet événement, qui eut pour garant beaucoup de témoins, dont quelques-uns vivent encore, frappa tout le monde. Dans la même année je perdis encore ma mère, ma grand'mère et une petite sœur. Nous restâmes trois enfans sous la conduite d'une tante qui nous prit avec elle, et dont j'ai déjà parlé. A continuer.

A VENDRE,

CHEZ M. E. R. FABRE, LIBRAIRE, RUE ST. VINCENT, No. 3

LE  
**CALENDRIER ECCLESIASTIQUE**  
**ET CIVIL,**

POUR L'ANNEE 1847.

CE CALENDRIER contient outre une liste complète du Clergé Catholique des Diocèses de Montréal et de Québec, les *Epoques Ecclesiastiques* notamment celles concernant le Canada, l'Ordo ou l'Ordre des rubriques, la Liste et les Termes des Cours de Justice, la Liste des principaux Officiers du Gouvernement, des Membres de la Législature du Bas-Canada, des Magistrats, des Examineurs des Instituteurs pour Québec et Montréal et des Commissaires d'Ecole pour la Cité de Montréal, des Commissaires pour l'érection des Paroisses, des Avocats, des Notaires, des Médecins, des Milices de la Province du Canada, etc., etc., etc.

Le Calendrier Ecclesiastique et Civil se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.  
Montréal, 24 novembre 1846.

**NOUVELLE IMPORTATION.**

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier  
**TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.**

Chaque article est garanti et porte encore toute la fraîcheur des métiers.  
Cette importation se compose de

**CROIX DE CHASUBLES**

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs  
" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochés tout en or.  
" " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

**GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES**

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.  
" Damas brochés en or et couleurs.

" " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et

**GARNITURES COMPLETES.**

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

**ETOILES ET VOILES DE BENEDICTION.**

LES Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.  
LES Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

**ETOFFES A ORNEMENS.**

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)

Moire d'or à reflets riches et brillants.

Drap d'argent à pluie d'argent.

Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St.  
New-York.

**BANQUE D'EPARGNES**

DE LA  
**CITE ET DISTRICT DE MONTREAL.**  
AVIS.

PATRON,  
Monseigneur l'Evêque Catholique de Montréal.

**Bureau des Directeurs.**

W. Workman, Prés.

A. LaRocque, V. Prés.

John E. Mills,

Jacob DeWitt,

Joseph Bourret,

P. Beaubien,

L. T. Drummond,

H. Judah.

Francis Hincks,

H. Mulbolland,

L. H. Holton,

John Tully,

Damase Masson,

Joseph Grenier,

Nelson Davis.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET que payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de cinquante louis et au-dessous, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.

On peut obtenir copies des Règles et Réglemens, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et SAMEDIS de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau,

JNO. COLLINS,

Secrétaire.

Bureau de la Banque d'Epargne, de la Cité et District de Montréal. No. 46. Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottawa Hotel.

**FRENIERE**

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.

2 octobre 1846.—6m.

**CONDITIONS DE CE JOURNAL.**

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s  
Chaque insertion subséquente, 7d  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s.  
Chaque insertion subséquente, 10d  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4s  
Chaque insertion subséquente, 7d.

**AGENS DES MELANGES RELIGIEUX.**

M. Fabre libraire . . . . . Montréal.  
D. Martineau, prêtre, vicaire . . . . . Québec.  
Fr. Pilote, Directeur du Collège . . . . . Ste. Anne.  
Val. Guillet, écuyer . . . . . Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. EDITEUR  
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.